

PATRICIA FARAZZI UN CRIME PARFAIT

« Ceux qui prétendent trouver dans la rhétorique d'Aristote la réalisation de la rhétorique de Platon ... sont comme celui qui, entrant dans une auberge à l'enseigne du Cerf d'or, croit qu'on va lui servir un cerf en or. »

Éditions de l'éclat / éclats

« éclats »
(ceci n'est pas un livre)

Qui a 'tué' Carlo Michelstaedter le 17 octobre 1910, alors qu'il venait de mettre la dernière main à son livre, *La Persuasion et la rhétorique* ? Quel implacable adversaire a-t-il dû affronter dans cette guerre aux mots avec les mots qu'il a livrée et qui lui fut fatale ? Dans cette parabole sur un suicide énigmatique, Patricia Farazzi réinvente, par-delà les temps, les derniers instants du jeune philosophe aux prises avec le prince de la rhétorique.

Patricia Farazzi est l'auteur de plusieurs livres et récits, dont *La vie obscure* (1999) qui mettait déjà en scène le philosophe italien Carlo Michelstaedter.

« éclats »

Ceci est un Lyber

(<http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt/html>)

déposé sur le site des éditions de l'éclat alors

que la population

est confinée.

le livre est vendu 5 €

et est disponible dans « les meilleures librairies »

selon la formule consacrée

DU MÊME AUTEUR

Stella Memoria, Pierre Bordas & Fils, 1985

L'esquive, L'éclat, 1985

Le voyage d'Héraclite, L'éclat, 1986

La porte peinte, L'éclat, 1988

L'ombre fermée, L'éclat, 1991

La vie obscure, L'éclat 1999

L'archipel vertical, L'éclat, 2007

D'un noir illimité, L'éclat, 2013

Patricia Farazzi
Un crime parfait

L'éclat/*éclats*

À la mémoire de ma mère

© Éditions de l'éclat, Paris, 2015.
www.lyber-eclat.net

«Ceux qui prétendent trouver dans la rhétorique d'Aristote 'la réalisation de la rhétorique' de Platon pour la simple raison que, *tropôn tina*, "d'une certaine manière", Aristote l'affirme dans son introduction, sont comme celui qui, entrant dans une auberge à l'enseigne du Cerf d'or, croit qu'on va lui servir un cerf en or.»

CARLO MICHELSTAEDTER

I.

C'est un petit tableau, un dessin au fusain. Un campanile, une colline recouverte de pins et, au sommet, une bâtisse qui pourrait être un couvent. Un seul nuage dans un ciel strié, des chemins qui se perdent dans les bords de la feuille, le genre d'endroit que l'on aimerait trouver à l'horizon d'une promenade. «Monte Senario, 1906», c'est ce qui est écrit en haut à droite du petit cadre. La légende dit : «disegno a lapis, album E, c. 17, 14,5x24 cm. Titolo dell'autore. Siglato in basso a destra: C.M., datato: 6 maggio 1906. Proprietà Biblioteca Civica – Gorizia.»

La *biblioteca civica* de Gorizia, c'est exacte-

ment là où je me trouvais. Redécouvrant les toiles et les dessins de ce C.M. Carlo Michelstaedter, né à la fin d'un siècle, mort au début du suivant, 23 ans de vie. Des toiles, des dessins, des lettres, des poèmes et une œuvre philosophique terrassante. Oui, j'ai été terrassée à sa lecture, jetée à terre puis conduite à travers les enfers et enfin ramenée à la lumière, mais ce n'était plus la même. Elle n'était ni plus vive ni plus voilée, elle était changée, elle sourdait comme une eau des bords et des méandres de son livre, de ses dessins, comme si toute l'encre utilisée avait glissé dans un puits de lumière et l'avait transformée. Il parlait dans ses écrits d'une lampe qui s'éteint par trop d'huile, et telle avait été la lumière qui entourait ses actions, fulgurante, démesurée.

— À trop défier les dieux ils finissent par se venger.

La voix sans âge sortait d'une toute petite personne postée devant le cadre et qui me regardait de côté.

— Vous voyez : «1906», ils sont partis à cinq vers le mont Senario à travers Fiesole, dit la légende. C'est faux, ils n'étaient que trois.

— Vous n'y étiez tout de même pas ?

— Non, je n'y étais pas. Mon grand-père

y était, Raul Mazzoni. Il a aussi signé le dessin, là, en bas... vous voyez? L'un des gribouillages, c'est lui, mais il ne dessinait pas, il l'a fait par amitié. On connaissait ce mot en ce temps-là.

J'aurais voulu en savoir plus, mais je fus bousculée et quand je me retournai elle s'était éclipsée. Elle était donc le seul lien vivant avec Michelstaedter. Son cousin, Emilio, et la plus jeune de ses deux sœurs, Paola, avaient survécu à la shoah, mais ils étaient tous deux décédés maintenant et je ne savais rien de leur éventuelle descendance. Sa mère Emma, née Luzzato, son autre sœur, Elda, sa fiancée Argia Cassini qui combattait avec les partisans, ainsi que la plus grande partie des habitants juifs de la ville avaient été déportés vers Auschwitz en 1943 et exterminés. Et Gorizia, qui s'était appelée « la petite Jérusalem sur l'Isonzo », vidée de ses juifs, est devenue cette ville frontière un peu triste, plus slovène qu'italienne, après avoir été autrichienne. Restait la *Biblioteca civica* et le fonds Michelstaedter. Tout en cherchant encore celle que j'appelais déjà « la petite personne », je continuais à observer les dessins. Définir un cadre ou planter un décor semblait le moindre de ses soucis et il y avait très peu de

paysages. Des portraits, des caricatures, des profils, des regards. Laid, beau, jeune, moins jeune, vieux, l'humain s'insinuait partout. Comme s'il avait pressenti la crise de folie meurtrière qui frapperait le monde quatre ans après sa mort, et s'était focalisé sur cette humanité en sursis. Plus jamais cette innocence et plus jamais cette fraternité, était la première chose qui me venait à l'esprit en regardant les visages et les gestes gravés dans le papier. Des visages banals, des gestes simples, des laideurs d'un autre temps, des jeunes filles pudiques. Et je pensais aussi qu'après 1918, on aurait beau clamer et proclamer à grands frais l'innocence des uns et la fraternité des autres, les inscrire aux frontons des édifices, ce ne serait plus que vaine rhétorique. Pourquoi la mécanisation et la nouvelle industrie de la guerre et du massacre s'embarrasseraient-elles de sentiments humains? Et malgré son goût de la moquerie et de la caricature, ou peut-être surtout à cause de ça, ses dessins débordaient d'humanité. J'en revenais encore à ma question : qu'a-t-il vu ce 17 octobre 1910, jour de l'anniversaire de sa mère, alors que seul chez lui, et sans aucun motif connu, il décida, à 23 ans, de se tirer une balle dans la tête? La petite personne, comme

si je l'avais appelée, se trouva à nouveau devant moi et, levant son nez pointu, elle dit :

— Alors, comme ça, vous faites partie des fans ?

— Et vous ?

Je n'appréciais pas la manière dont elle se fichait de moi.

— Oh non, bien sûr que non, je suis l'erreur dans le tableau, la faille, celle qui en sait trop, qui déroule le film de « qui a tué Carlo ? ». J'en ai écrit le scénario, mais je ne le montre à personne. À vous, qui sait ? je le montrerai, si vous avez l'audace de me dire ce qui vous amène au fin fond d'un pays en décomposition dans une Europe en déliquescence.

Elle mettait un grand soin à se rendre antipathique, pourtant, entre les fossettes et les rides de son visage, je voyais les strates de rires anciens qui n'attendaient qu'un signe pour s'épanouir. Je la devançai donc et elle rit aussi.

— Ah, c'est merveilleux, dit-elle, rire, à la fin il ne devrait plus y avoir que le rire. Tout le monde déverse sur ce jeune homme le sérieux de son époque, mais il ne faut pas oublier qu'il avait 23 ans, et je sais de source sûre qu'il n'attendait que ça, comme nous, de pouvoir rire

de cette virilité absurde imposée par l'université, la patrie, la famille. Mais c'était impossible, vous savez, un peu comme perdre la face chez les Japonais et après, rien d'autre à faire que seppuku.

— Et vous croyez que c'est ce qu'il a fait ?

— Non, c'est plus compliqué. Si vous avez du temps ce soir, après dîner, montez dans ma chambre, nous sommes au même hôtel, je vous ai aperçue dans le hall. Chambre 25. Je vous raconterai peut-être une autre histoire que celle que l'on enseigne à son sujet.

— Ne voulez-vous pas que nous dînions ensemble ?

— Je ne dîne pas.

Et sur ces mots, elle inclina la tête et tourna les talons.

Je la vis disparaître au fond de la salle et me retrouvai devant une esquisse du David de Michelangelo, toujours aussi agaçant et musclé, mais le sexe orné d'une sorte de coque, ce qui en disait long sur la pudeur adolescente du jeune philosophe.

La petite personne m'avait demandé ce que je faisais là et j'étais à peine capable de répondre. Une impression jamais dissipée que quelque chose m'échappait ? Toutes celles et

ceux qui avaient écrit sur Michelstaedter étaient plus ou moins d'accord pour en faire un « petit prophète ». *La persuasion et la rhétorique* était bien plus qu'une simple thèse de philosophie, elle échappait de tous ses mots et de toutes ses phrases lapidaires au carcan universitaire de son époque ; quelque chose de tranchant, qui découpait et brouillait les strates du temps, nous propulsait dans une antiquité entièrement construite avec des mots. Les mots de Platon, d'Aristote, de Parménide, de Sophocle... mais devant leurs corps, il avait placé une coque et devant la violence et l'effroyable inhumanité de ces temps, il avait édifié un autre mur de mots. Pourtant quelque chose d'autre se dissimulait entre les lignes et que je ne pouvais nommer. Quelque chose qui m'en apprenait plus sur mon époque que sur celle des pré- ou post-socratiques et le mystère de son suicide en était l'aboutissement. Je revenais à ma question : qu'avait-il vu ou perçu ce 17 octobre 1910 ?

C'est cette même question que j'allais poser à la petite personne quelques heures plus tard, mais lorsque j'entrai finalement dans la chambre 25, après avoir longuement

frappé à la porte, je trouvai une pièce vide, sans aucune trace de vie, si ce n'est une lampe de chevet allumée et, au milieu du lit, recouvert d'un satin bleu un peu fané, le même que celui de ma chambre, un carnet en tout identique à ceux que j'utilisais depuis des années.

Mon cœur se mit à battre beaucoup trop vite et je tombai sur le lit. Le satin trop froid me fit l'effet d'un choc. Ce n'était pourtant rien en comparaison de ce qui suivit, car à la lecture des premiers mots, dont l'écriture était en tout point semblable à celle qui était la mienne des années plus tôt, je sus que je ne les avais pas écrits. Jamais. Je cherchai en vain une lettre. La petite personne n'avait pas jugé nécessaire de me fournir une explication. Ou plutôt, elle avait fait en sorte que je la cherche dans le carnet. J'aurais pu laisser là ce cahier recouvert de toile brune, retaper le couvre-lit et abandonner la chambre à son odeur de naphthaline ; au lieu de ça, je me calai dans les oreillers, rejetai le satin bleu et je saisis le carnet. Sa matière un peu rugueuse m'était familière, agréable sous les doigts, alors je l'ouvris et je lus.

Je traîne depuis toujours une caisse de bois, du genre de celles qui accompagnaient les marins au long cours et que l'on retrouvait flottant lors des naufrages. Pourtant s'il y eut naufrage ce ne fut pas de mon fait, mais du vôtre, chers vous tous qui avez eu l'audace de disparaître sans laisser d'autres traces que le contenu de cette caisse. J'en suis donc la dépositaire et souvent je pense que je m'en serais bien passée. Elle a compliqué mes errances et occasionné trop de questions et de scènes. Dire ce qu'elle contient, le dire simplement, m'a toujours été difficile. Sinon impossible. Pourtant l'inventaire en serait rapide puisqu'elle ne contient rien. Ou presque. Quelques livres qui ont dû devenir rares, mais n'est-ce pas le cas de la plupart des livres désormais ? Quelques photos bien antérieures à moi. Quelques lettres et quelques feuillets. En tout cas rien qui m'appartienne en propre. Ce qui est lié à moi dans cette caisse est invisible. Disons que j'y sens une atmosphère spéciale, magique diraient certains, mais je n'aime pas

ce mot. La poussière y a des humeurs et des voix, la moindre lueur s'y introduit comme une révélation. Elle est emplie d'un mélange de mystère et de crainte. Et personne, à part moi, ne peut en ouvrir le couvercle. Est-elle grande ? non, bien sûr ! elle est de la taille de deux boîtes à chaussures.

J'ai dit plus haut que je la traîne depuis toujours, mais *toujours* est un mot compliqué et il serait plus juste de dire depuis l'enfance. Cette caisse est emplie d'empreintes. C'est ce que j'ai fini par comprendre. Non ce n'est pas ça, pas exactement. Dans le livre d'un ami, il était écrit "à rebours des pas et des empreintes". Cette phrase m'a longtemps fait sourire. J'étais comme ça tranquille dans l'autobus ou à une terrasse de café, je regardais les pieds des gens, et soudain, toute seule, je riais. À cause de cette idée du *rebours des pas*. Poser ses pieds à l'envers sur les empreintes est particulièrement malaisé. Le talon se retrouve à la pointe et *vice-versa*. Pourtant, de la part de cet ami cela ne m'étonnait pas, d'abord il est gaucher, et ensuite il est mon ami, ce qui doit signifier une certaine attirance pour les complications. C'est vrai, il y a des gens pressés, d'autres occupés, d'autres sereins ou retors, moi je suis *compliquée*.

Je ne l'ai pas cherché, c'est la boîte qui a décidé de tout. J'ai déjà dit qu'elle était pleine d'empreintes et ce n'est pas faux ; simplement ce sont des empreintes extrêmement précieuses et rares. Elles viennent de très loin dans le temps et dans l'espace. Certaines sont des traces de dibbouks ou de golems et racontent des histoires que je ne pourrais pas même murmurer à l'oreille des statues, tant le danger qu'elles soient répétées me glace le sang. Mais une autre vient de beaucoup plus près de moi. C'est une histoire familiale. Une famille d'invention bien sûr. Comme toutes les familles dont on choisit de parler. Personne n'écouterait une histoire commençant par «j'avais un papa et une maman». Non, dans cette histoire il est question de philosophes, de meurtres, et de femmes étranges portant toutes le même prénom. Argia.

C'est là que mon histoire commence sous la plume de l'auteur, seule face à la boîte de 68 cm sur 26 et haute de 42 cm. Elle n'est pas lourde, puisqu'elle ne contient rien, et celle qui me la donne me dit de cette voix de feutre et de glace, dont j'ai décidé déjà qu'elle serait ma voix maternelle :

— Tu la rempliras de ce que tu veux. Le

principal c'est de l'ouvrir suffisamment souvent pour que les particules respirent.

— Ah bon !?

Que voulez-vous, j'avais 8 ans, je l'ai crue et je la crois encore. Il est vrai que j'ai toujours 8 ans, même si les années ont passé, puisque je ne suis qu'une Argia d'invention et de papier. Un origami d'âme. Bon, passons, ce n'est pas moi qui suis importante dans cette histoire, c'est celle qui m'a donné la boîte. Celle qui sait. La femme qui peint des ombres. Et lui. Encore un homme d'empreintes et de pas. Qui a écrit dans sa thèse de philosophie — celle qui, des années plus tard, serait lue par des milliers de personnes et dans plusieurs langues —, que ce qu'il faisait, il le faisait comme un piéton qui mesure de ses pas le terrain. Me voilà donc devant vous, obligée, si je ne veux pas retourner à mon néant de papier blanc, de mettre mes pas, à rebours, dans ceux d'un jeune homme, fort intelligent certes, mais aussi extrêmement têtu et, c'est le moins que l'on puisse dire, « concentré », pour ne pas dire « polarisé ». Il faut donc se reporter dans l'Italie du début du XX^e siècle, quelque part près de la frontière autrichienne (maintenant slovène), un jour d'automne, dans une maison

familiale désertée par ses occupants, où notre jeune piéton philosophe flirte avec l'idée du suicide, un pistolet, et son attachement « musical » et chaste pour une autre Argia. Mais ça ne fait que commencer, car nous irons encore plus loin, peut-être dans les siècles à rebours. *Al ritroso*, en italien, et quand le rideau se lève sur les poussières de ma boîte, c'est ce poème que notre jeune homme est en train d'écrire. Déjà préoccupé par les revers, ou enfin délesté d'un futur trop prometteur ?

Gorizia, automne 1910. Les persiennes sont poussées, la chaleur quasi insoutenable, il a placé sa table plus près de la fenêtre et un rayon brûlant éclaire sa feuille. Lui, il se tient en retrait. Le blanc de sa chemise amidonnée fractionne l'ombre, comme une deuxième fenêtre. Une chemise dont le col est boutonné jusqu'au dernier bouton, sans un pli, sans un souffle d'air. Ses manches sont tirées sur ses poignets. Il ne les retroussera pas, il laissera la sueur couler. Il est pris dans un vêtement de pierre. Il a juste posé sa cravate sur le lit, et un miroir en face de la table sur un petit rebord. Oh certes pas pour s'admirer. Non, pour tenter une fois encore de se reconnaître. Tous les autres sont partis. Se baigner, s'allonger sous un arbre dans

la fraîcheur de la montagne, s'étourdir au fond d'une salle d'auberge. Il est là, il veille, il n'en démordra pas. Être visionnaire est un travail à temps plein, aucune halte n'est permise sur le chemin de la prophétie. Il en crèvera s'il le faut, mais il ira jusqu'au bout. Au fond des temps, dans sa boîte, chercher des ombres, leur faire cracher la vérité, les ramener une à une à la lumière, les interroger, les confondre. Pauvre fou. Il ne sait pas. Il n'est pas le premier, sans doute pas le dernier. La charge de violence à laquelle il s'expose, il n'a pas idée de sa démesure. À la démesure de l'Histoire, à la démesure de la plus effroyable malveillance. Mais n'anticipons pas. Un pas après l'autre. Lui, il creuse loin et profondément, il va jusqu'au fond des âges, avec le courage des humains d'un autre temps, quand le danger était encore insoumis, sans touche tactile à portée de main, sans caméra de surveillance.

Moi, je n'ai que cette boîte ridiculement petite pour contenir tant d'ombres et le plus loin où je puisse aller c'est vers elle. La femme qui peint. Nous avons, elle et moi, traversé déjà un livre ensemble. C'était à Paris et c'était à l'autre bout du siècle. De 1910, nous passions aux années 1990, mon enfance de

papier. Tu m'as tout montré, toutes les pièces à conviction, et je fus convaincue. Il était temps de tirer ça au clair, temps d'en découper avec les mystères, temps de remettre les pendules à l'heure. Je m'amusais, déguisée en petite fille, une loupe à la main et prenant une grosse voix pour te dire :

— Ah nous n'en resterons pas là !

Tu souriais, je posais la loupe, enlevais mon déguisement et redevais un petit tas de lettres et d'éclats de peintures. Il n'y avait pas de quoi rire. Quelque chose s'était passé ce jour d'automne de 1910 à Gorizia. Quelque chose dont la gravité aurait pu entraver la bonne marche de la catastrophe à venir. Tu le disais toi-même, tu ne cessais de le répéter, de le peindre dans tes silhouettes. Le vague, le flou, l'anonyme, l'informe, la lenteur, « auraient pu éviter... » et là, tu te taisais.

— Éviter quoi ?

C'était mon rôle d'enfant de poser cette question. Et là, tu embrassais la pièce, la rue, le monde, d'un geste large, et tu te taisais, les épaules soudain rentrées, découragée.

— Tout, disais-tu encore, tout ça.

— Tout ça ? le ciel ? le pavé ? les étoiles ?

— Non, répondais-tu, pas le ciel, la couche

de poussière sur le ciel, pas le pavé, la couche de goudron sur la pierre, pas les étoiles, les déchets qui les percutent. *Les ornements de l'obscurité.*

— Ah ça ! ...

J'étais une enfant fin de siècle, tout ce qui te semblait effroyable était, pour moi, inéluctable. Non, rien ne serait comme avant et les morts ne reviendront que là, sous tes doigts. N'était-ce pas suffisant ? que toi et moi ayons pu en jouer, de l'orgue à fantômes ? Mais c'était plus grave et je m'en rendais compte, même si le temps qui passait et jaunissait les pages de notre histoire ne me faisait pas grandir.

— Vois-tu ?

Et je fermais les yeux pour mieux voir les files d'ombres entrer dans ma tête.

— Vois-tu ?

Et tu me montrais des feuillets couverts d'une écriture nerveuse, de petits dessins, de ratures, de hiéroglyphes. J'étais fascinée. C'était la première fois que je voyais un monde dans sa genèse. Un manuscrit. Les coulées cervicales d'un autre humain que moi. Un vrai, en chair et en os. Carlo Michelstaedter. J'avais l'habitude de ces noms propres reliés à des villes, reliés à la guerre,

mais toi, tu étais mort bien avant les cohortes d'ombres. Car c'était mon rôle de vous dénombrer et de dire vos noms, une fois chacun au moins. Un jeu d'enfant en quelque sorte. Une marelle de noms couvrant un continent. Encore une histoire de pas sautant d'un nom à l'autre.

— Et ça, disais-je, les joues en feu, ça aurait pu être évité ?

Tu ne répondais pas. Chaque énigme en cachait une autre. Puis tu allais vers la toile et, trempant ton pinceau dans la peinture grise, tu aspergeais le plancher, les murs, dans un mouvement tournoyant avant de t'évanouir en murmurant : oui, ça aussi. De tes évanouissements tu revenais lentement, une cellule après l'autre, bégayant telle une pythie. À ma façon j'étais une enfant docile et rien de tout ça ne me dérangeait, mais tout de même :

— Pourquoi lui ? disais-je, pourquoi ?

Je n'aimais pas du tout l'air sérieux que tu prenais alors pour me dire, non sans une certaine gêne, qu'il y avait d'abord les raisons philosophiques, mais aussi le fait qu'il était le seul qu'Aristote ait assassiné directement. Les cheveux d'or que l'auteur m'avait fichus sur la tête se dressaient devant tant de folie.

— Aristote est mort depuis des siècles, et ton philosophe s'est suicidé en 1910. Tu peux me dire comment il aurait pu le tuer 'directement'?

Puis les feuillets furent solennellement déposés au fond de ma boîte et tu sortis les photos et les dessins. Et un carnet. Nous allions nous reporter au 17 octobre, faire le voyage. Ce n'était pas la première fois, nous connaissions les rites. Lire d'abord, s'imprégner, étudier la carte entre les mots, les images et le vide du temps. Ce n'était en rien un voyage au sens strict, nous n'allions pas traverser des espaces sidéraux, ni nous dématérialiser comme dans la science-fiction, bien au contraire, nous allions entrer en nous-mêmes, refermer toutes les issues sur le monde extérieur. Ce qui nous séparait de lui n'était en rien différent de ce qui nous entourait, puisque ni elle ni moi n'existons en tant que personnes réelles. Rien de ce qui caractérise un être vivant ne s'observe chez nous. Par exemple, nous ne payons pas. Pour nous, aucune monnaie n'a été inventée. Nous ne mangeons que lorsque l'auteur juge nécessaire d'ajouter une phrase sur la nourriture et c'est rare. Nous nous sommes tout de même prépa-

rées, comme de banales voyageuses. Nous avons étudié le guide, noté le jour et l'heure, choisi une tenue légère au cas où nous nous serions matérialisées. Mais nous n'en eûmes pas besoin, car tout s'est passé très vite et que... mais j'anticipe encore...

Il est là, engoncé dans sa chemise, agité, pâle malgré la chaleur extrême, un personnage dostoïevskien. Prêt pour un acte de folie, prêt à se jeter dans le vide.

Pour le moment, ce sont des feuilles qu'il jette. Il écrit et il jette les feuilles. Il tourne dans la pièce. Toute sa thèse de philosophie est là, répandue sur le plancher, mais ce n'est pas elle qu'il jette par terre, c'est un poème qu'il écrit. Un poème sur l'amitié, et, en ce jour, l'amitié semble être la chose la plus épouvantable de son existence. Quelqu'un, s'il faut en croire ses murmures et ses bégaiements, l'a trahi. Et à la frontière autrichienne, le 17 octobre 1910, en plein été indien, alors que des jeunes filles tournent sous des ombrelles le long de rues poussiéreuses, on ne rigole pas avec la trahison.

Carlo, cher Carlo, je vais te tutoyer, tu es un peu mon frère depuis le temps et cette

femme qui peint est un peu notre tutrice, un mot démodé mais qui a son efficacité. À moins qu'elle ne soit l'une des Argia qui hante ta fantomatique descendance ? Étais-tu vierge ce jour-là ? C'est une question que tout lecteur du XXI^e siècle se posera. Ça compte, désormais, la virginité des philosophes. Nadia Baraden ? Ton amie russe, divorcée, à peine plus âgée que toi, à qui tu enseignais l'italien au cours de vos après-midi de promenade dans Florence. Où le très jeune homme que tu étais apprenait l'amitié entre un homme et une femme. Son intelligence te fascinait. Tu as peint son portrait : une jeune femme aux grands yeux verts un peu tristes sur un fond de flammes. Fut-elle l'instigatrice ? Ou toi ? A-t-elle résisté et finalement cédé ? Ou bien êtes-vous restés de part et d'autre de la toile, à écouter les battements de votre sang sans oser franchir la distance ? Nous ne le saurons jamais et finalement cela importe peu, il serait trop affreux qu'elle se soit suicidée à cause de votre relation bancale dans un monde qui ne badinait pas avec l'honneur et les convenances. Un futur professeur, fils de bonne famille, une maîtresse ? une divorcée ? mais vous n'y songez pas ! Pourtant, tu portais la

culpabilité de ce suicide avec tout le sérieux auquel on pouvait s'attendre de ta part. Une autre trahison à tes yeux. Un abandon. Et un poison après l'autre, tu préparais avec soin ta suffocation. Des gaz délétères et des fumées lourdes auraient pu aussi bien tourner dans la pièce. Tu venais juste de comprendre ce que tu avais écrit. Juste de comprendre de quoi le monde allait accoucher, ce monstre qu'il portait depuis des millénaires et qui allait trouver la faille par où s'engouffrer.

Le monde créé par le langage, par le langage serait détruit ; ce n'était pas si compliqué, quelques-uns avaient plus ou moins déjà compris l'outrecuidance des mots et chacun en usait avec plus ou moins de ruse. Ton contemporain Kafka, que tu n'avais évidemment pas lu, en jouait avec humour, et Freud était déjà dans les parages temporels. Les mythes se découvraient sans aucune pudeur, éteignant les dernières lueurs des mystères. Du complexe d'Œdipe à celui de Zeus, chacun pourrait bientôt payer son ticket pour endosser un costume cousu de fils royaux, voire même divins. Les mots étaient libres de droits, et « solitude », ou « nécessité créatrice » n'avaient pas rejoint les rangs des clichés. On créait en

1910. Poésie, dessin, musique, littérature se pratiquaient manuellement. Les outils de la création n'obéissaient pas à un clic, ils salissaient les doigts. On n'avait pas encore la notion de sampling, ça prendrait un certain temps pour que l'accélération et la vitesse ouvrent les portes sur le vide. Alors pourquoi tant de rage auto-destructrice ? Pourquoi cette plongée au fond des gouffres de la rhétorique ? Fallait-il que, comme Jésus, tu sois littéralement crucifié au pied de la lettre ? Comment aurais-tu pu ne pas étouffer, en ce jour, assailli par ce très long martellement de mots jusqu'à toi, que tu ne cherchais pas à esquiver ? Ni apollinien, ni dionysiaque, tu étais bien peu grec et tu refusais la ruse et le déguisement. Quelque science en toi en savait plus long que toi-même. Tu observais les philosophes de la Grèce antique d'un point de vue kabbalistique et tu ne t'en rendais pas compte. C'était peut-être plus fort que toi. Un résidu de tes lectures des œuvres de ton grand-père, le rabbin et savant Isaac Reggio ? Comment savoir maintenant ? Mais ce que je sais, moi, venue bien après et n'ayant pas de corps pour m'encombrer l'esprit, c'est que dans la philosophie grecque tu n'as vu que les mots. L'abstraction.

La parabole. Tu es allé droit au cœur des concepts, sans aucune prudence, avec une maturité, certes étonnante pour ton âge, mais ô combien insuffisante pour regarder la vérité en face. Et tu as été dépecé et criblé de flèches par les dieux de la philosophie. Des dieux cruels et pervers, mon cher Carlo. Ils n'avaient pas épargné Socrate, croyais-tu pouvoir leur échapper ? Il eût fallu pour cela que tu te drapes dans les plis du sophisme, que tu uses de stratagèmes ou que tu deviennes peu à peu aussi futile que le pauvre Platon et aussi malin qu'Aristote. Tes visions philosophiques ressemblent à des hallucinations de vérité. Tu es dans le vrai, tu y voyages comme s'il s'agissait d'un territoire, et pire encore, tu vois au-delà, tu sais qu'aucune vie n'y est possible, ce sont des déserts brûlants, des avancées dans les cristaux, des aveuglements. Des lieux pour les prophètes et pour les pythies. Il aurait fallu boire le breuvage sacré ou croire en un Dieu unique et, au lieu de ça, tu as pénétré dans ces espaces comme un simple piéton, en *mesurant de tes pas le terrain*. Un terrain mouvant qui se dérobe, voilà où tu as mis les pieds, et tu te retrouves ce 17 octobre, perdu, dans un combat sans issue avec tes propres mots. Des mots

qui se retournent contre toi jusqu'à l'asphyxie.

Tu ne peux plus recracher la *sorbe perfide*. La persuasion n'est pas l'antidote, bien au contraire, elle est ce mirage qui fait s'enfoncer toujours plus loin au cœur de la rhétorique, tu l'as douloureusement compris. Mais trop tard. Tu regardes les feuilles répandues sur le sol. Elles sont comme les serpents dans le temple d'Apollon, gavées de miel et de mort en même temps. Comment échapper ? Comment continuer quand on sait ? Quand, dans chaque instant de vie, comme tu l'as toi-même écrit, qu'il soit de bonheur ou d'accablement, se glisse l'amertume sans fin de savoir que la satiété est impossible en aucun présent, car la vie « doit » continuer et qu'elle se continue dans le futur en tant qu'elle manque de vie ?

Pourtant tu n'as qu'un geste à faire pour attraper un sac, y fourrer quelques vêtements, écrire un mot à ta famille et partir. Non pas fuir, partir. Prendre la mer, voyager, oublier l'université et les obligations. Mais le maître, déjà, a insufflé le poison en toi, *Va et noie-toi* a-t-il dit et tu te noies dans tes propres paroles, attendant la suite, car tu sais qu'elle viendra. Tu te raccroches à cette prétendue trahison

pour vider ton dégoût, bien qu'il ne s'agisse que d'un départ, celui de ton ami Enrico Mreule. Un départ prévu de longue date et que tu avais toi-même approuvé. Une idée avec laquelle tu as joué toi aussi, les grands espaces, d'autres latitudes, ça avait une autre gueule à cette époque, ça voulait encore dire quelque chose. Le pistolet, qu'il t'a confié à ta demande, est là dans le tiroir de ton bureau et tu caresses du regard le bois sombre. Et faire volte-face, y as-tu pensé? Devenir celui que tout le monde attend, un garçon doué et raisonnable. Un homme de devoir, dédiant son esprit et son corps à l'Académie. Tu profiterais de ta terrible intelligence pour les tenir tous et toutes dans le creux de ta main. Je te dis ça, Carlo, mais je n'y crois pas. J'y crois d'autant moins, que je connais la suite : la guerre où tu serais appelé pour servir sous le drapeau autrichien, et si tu en réchappais, ce dont je doute, encore quelques années offertes à la duplicité et devinez quoi? Une autre guerre. Ah oui, j'oubliais, avant, le fascisme, le nazisme, les lois raciales, puis ta chaire de philosophie te serait retirée, et alors il y aurait la solution de l'exil ou la Résistance. Te connaissant, j'opterais plutôt pour la seconde, et au bout, la déportation.

Il y a des individus pour lesquels certaines voies sont tracées, à moins justement d'un coup de théâtre, d'un coup de pistolet, là, en pleine tempe, et le futur est compromis, c'est le moins qu'on puisse dire. Et la persuasion ? celle que tu nous as, sinon offerte, du moins désignée par des mots simples, quand tu disais : *il vit l'éternité celui qui vit dans le présent...* Non, excuse-moi, dit comme ça, c'est Wittgenstein... Toi, tu n'as pu t'empêcher d'y introduire des négations, de reprendre les mots de Pétrarque : *Il n'y aura plus de fut, de sera, ni d'était, mais la solitude, et maintenant, et aujourd'hui, et seule l'éternité recueillie dans sa plénitude.* C'était donc ta vision de la vie dans le présent éternel : la mort ?

Et passer un pacte avec le maître, y as-tu pensé ? Mais ce n'est pas Méphistophélès qui tourne dans ta tête, c'est le prince des philosophes. Et comment pactiser avec lui, maintenant que tu l'as éreinté, que tu l'as confondu, que tu as dévoilé ses stratagèmes, maintenant que tu nous as montré sa malveillance et sa malhonnêteté ? Alors tu continues ton poème, ce poème-là, le dernier. En cet instant, tu en étais presque arrivé à la capitulation.

Pourquoi ne pas me liquéfier dans ce monde vidé de sa substance ? pensais-tu, terrassé par la chaleur ? Pourquoi ne pas recouvrir une bonne fois la *physis* d'un voile « nécessaire » ? Pourquoi ne pas suivre la voie moyenne ? Contenter les miens et finalement moi-même ? Un voile nécessaire, comme la chair couvre l'os, comme l'iris couvre le vide du regard, comme le vêtement recouvre le corps. Mais y a-t-il encore un contact, ou bien tout a-t-il déjà cédé devant l'apparence et l'artifice ?

Et tu n'en peux plus de tous ces possibles, de ces choix qui n'en sont pas, des devenir en suspens, de ces mots qui ouvrent sur un futur, non pas le futur, mais un futur. Toutes sortes de voies plus faussées les unes que les autres, des labyrinthes vers le gouffre. À se demander ce qui est préférable de la perte ou de la chute. Mais rien n'est préférable puisque tout est possible. Comment décider, comment trancher dans un fatras de futurs vendus à la criée dans des baraques de foire ?

Portiamo ormai un mondo scomparso, « nous portons désormais un monde disparu », écris-tu. Non tu te trompes, ce monde n'a pas disparu, il est à paraître, ses esquisses sont déjà tracées dans les carnets de l'*ananké*.

Chi sono quelli che si illudono sul vero
e sul falso ?

Sulla parola viva ?

Amici ?

Qui sont-ils ceux qui se font des illusions
sur la vérité et le mensonge ?

Sur la parole vivante ?

Des amis ?

Qui viennent déposer des offrandes

Et disparaissent

Nous laissant comme on laisse les morts

Avec une oraison toujours renouvelée

Mais nous

Nous attendions des oracles

Et eux, ils marchaient à rebours

Ne sachant pas que leurs pas avaient
été ensevelis.

Tes murmures emplissent la chambre :

– Des amis, la terre en est pleine. Chaque motte de terre, chaque caillou est une sépulture à l'amitié. Nos poèmes deviennent des oraisons funèbres, nos dessins les plans d'une nécropole. Où es-tu l'ami aujourd'hui ? Et vous les autres ? Où êtes-vous, quand j'ai besoin de vous ? Non je ne capitule pas, j'ai seulement besoin de peupler l'obscurité de vos voix et de vos visages.

Tu écris et tu jettes les feuilles. Tu veux faire couler des flots d'encre, mais les rives peu à peu se rejoignent et le flux est étouffé. Tu parlais de lampe éteinte par trop d'huile ? c'est le contraire maintenant.

Chi sono quelli che si illudono sul vero
e sul falso ?

Sulla parola viva

Amici ?

Che vengono deporre offerte

e spariscono...

Disparaissent ? mais tu ne peux appeler trahison un départ, Carlo. Rappelle-toi, tu as toi-même dessiné avec des mots les contours du lointain, vanté les horizons inconnus. Alors, comme tu n'en peux plus de tes contradictions, tu mets ta cravate et tu claques la porte. Écouter Beethoven, voir Argia, la vraie, la première, l'unique. Tout n'est peut-être pas encore joué. Tu as quitté la chambre, la maison, tu marches à grands pas et lorsque tu parviens devant elle, ton masque de souffrance s'est adouci. Tu te penches et effleures sa joue d'un baiser. Seulement ça, un effleurement. Tu caresses doucement les petits cheveux

bruns qui bouclent sur sa nuque. Et elle, elle te regarde et pense qu'elle pourrait d'un seul geste arracher cette maudite cravate qui t'étouffe, agripper tes cheveux, déboutonner ce col. Tu en es capable, elle le sait, tu es capable de rouler sur le sol avec elle, de jouer de ton corps et du sien, elle t'a vu nager, te jeter dans des courses sans fin et elle, elle n'a peur de rien, son énergie semble inépuisable. Peut-être a-t-elle l'intuition que sa propre vie sera courte, mais pour d'autres raisons, et que cette absence de peur et cette énergie, elle les mettra toutes deux dans la lutte des partisans, bien des années plus tard au cours d'une autre folie meurtrière. Et lorsqu'elle roulera sur un lit avec un autre jeune homme brun, c'est peut-être à toi qu'elle pensera, à tes lèvres et ta peau qu'elle n'aura jamais connues. Ou bien adoptera-t-elle ta pudeur comme une dernière marque d'attachement et jouera-t-elle Beethoven, soir après soir, comme maintenant elle le joue pour toi, qui la regardes, éperdu d'admiration. Et vous resterez l'un comme l'autre de chaque côté de cette paroi musicale, décidés, l'un comme l'autre, à respecter la distance requise. Et moi, collée à ma boîte, je m'insurge, je râle, pour le plus grand amusement de celle qui m'a entraî-

née dans cette histoire. Comme une enfant, je trépigne. Ô cet art de l'esquive du bonheur, quel effroyable gâchis, toutes ces choses bien à leur place, ces cols serrés, cette chair contrite, c'est comme ça qu'on dit? Contrainte aussi. Ça ne pouvait que mal finir, toute cette culpabilité, ce remords, cette frustration. Je ne suis qu'une spectatrice fantôme, je ne peux jouer les démons, arracher ces vêtements sages, défaire ces myriades de petits boutons, ces lacets, ces bottines, ces épaisseurs de vêtements. *Kalopismata orphnès*, as-tu dit : les *ornements de l'obscurité*? Dans quelques heures ta cervelle va sauter, dans quelques années cette femme sera déportée et assassinée. Partez ! attrapez le premier train, traversez l'océan, allez retrouver Enrico Mreule en Argentine ! rappelle-toi Carlo quand tu disais : «et vive l'impératif !» Mais vous ne m'entendez pas, plus d'un siècle nous sépare. La mère et la sœur d'Argia sont rentrées, tu les salues, tu leur souhaites bonne nuit, à bientôt, à demain. Argia range ses partitions. Un regard vers toi, un pressentiment? Il n'y aura pas de demain, folle que tu es, cours, retiens-le. Non, tu éteins la lampe, tu montes, et lui, il retourne vers la maison vide, vers son tourment. Il entre dans

sa chambre, et déjà il sait, quelqu'un est là, une présence qui se matérialise peu à peu sous son regard. Moi, on m'a enfermée dans ma boîte, je frappe sur les parois, le couvercle résiste, le poids de celui qui est assis dessus s'est formé au cours des siècles comme la boule d'un scarabée, et sa matière n'en est pas éloignée, si je puis me permettre, puisque de la paille et des excréments, contrairement aux prédictions d'Héraclite, il a fait de l'or.

Sa silhouette s'est alors progressivement installée dans ton champ de vision, elle a glissé d'un bord à l'autre, jouant la fausse hésitation, attirant ton attention par ses mouvements étranges, puis elle s'est imposée au centre de la pièce, face à toi, sans peur, sans aucune timidité. Un fantôme très gonflé, pétri de son importance, parcourant les temps, passé, présent, futur, avec la détermination d'un homme d'affaires, approuvant et condamnant les flux des discours, récupérant les égarés. Et toi, tu frémis, car tu l'as immédiatement reconnu.

La folie qui s'est emparée de toi ces derniers jours ne pouvait trouver son point culminant que dans une hallucination extrême. Aristote en personne, venant en découdre

avec toi, te réduire à néant, toi et tout ce que tu as écrit, pensé, dessiné, aimé, et alors peut-être aussi saisir ton âme et l'emporter dans l'Hadès, te couper à jamais des tiens. Pourquoi pas? c'est accessoire. «Pauvre fou, pauvre fou», répètes-tu, et c'est à toi-même que tu parles et suffisamment fort pour attirer son attention, car ce n'est pas aux tournants de tous les siècles que tu rencontreras un individu avec qui parler le grec ancien. Lui, il tourne autour de toi comme une toupie, il t'entraîne à sa suite, et c'est une bien étrange danse de possession que la vôtre, collés l'un à l'autre, griffant l'air de toutes vos forces, foulant aux pieds les feuilles, thèse et poème mêlés. Tu vois dans son regard, tout au fond de ses petits yeux, les pensées tourner au rythme de votre danse. Il y a de la haine et de l'admiration dans ces yeux, il y a aussi un flot continu d'images que tu ne comprends pas et de mots que tu avales comme des lames de rasoir. Tu vois. Dans la nuit qui te recouvre peu à peu, tu vois des lueurs effrayantes, des choses sans noms pour toi.

Balbutiant, tu fuis seul vers le fond de la chambre. Lui, il continue à tourner. N'est-il pas le maître du vertige?

— Que crois-tu, jeune Gorizien, qu’imagines-tu ? dit-il d’une voix sifflante de démon. Ne sais-tu pas que nous sommes tous passés par là ? Fais-tu semblant de ne pas comprendre ? Est-ce une ruse ? Ou bien, comme je le crains, as-tu trop bien compris ? Ce qui revient finalement au même, puisque trop comprendre entraîne le cerveau vers des hauteurs invivables, vers l’air raréfié des sommets, ainsi que tu l’as magnifiquement mis en scène dans ton petit récit de l’aérostat. Vers des solitudes à peine supportables, et tu en es la preuve. Et cette trop grande compréhension, tu voudrais la livrer comme ça aux hommes et aux femmes de bonne volonté ? Avec une prétendue humilité, pas à pas, comme un pauvre piéton ? Seulement vois-tu, leur bonne volonté possède certaines limites et ne pas comprendre reste leur ultime recours, quand bien même le déguisent-ils en condescendance. Tu seras un paria, un phénomène de foire, ou pire, un idiot. Et toi, tu as poussé ça jusqu’aux plus extrêmes limites, sans même te faire un bouclier de la littérature ou du théâtre. La juste recette c’est de divertir avec la vérité, d’en donner des aperçus fugitifs, d’offrir un instant d’illusion au commun des mortels, afin

qu'il retourne à sa vie tout aussi illusoire avec ce beau souvenir, cette vision qui donnera du prix et de l'épaisseur à ce qui n'est qu'une vitrine, un balcon sur le néant. C'est juste une histoire, un récit, rien de vrai, ce n'est que fiction. Comme cet Ibsen que tu admires tant et avec raison. Mais tu me fais pitié, Carlo mio. Comment peux-tu revenir à la vie? De tous ceux qui se sont opposés à moi, tu es le pire ou le meilleur, ce qui est la même chose. Le plus jeune, il est vrai, le plus entier, le plus résolu à détruire pour lui-même toute chance d'en réchapper. Et s'il ne s'agissait que de moi. Mais c'est tout un monde avec ses hiérarchies et ses ramifications. C'est *le* monde, c'est vertigineux. Et c'est ce vertige que tu combats? Mais on ne combat pas le vertige! Sa nature est de se déplacer sans cesse et de tout entraîner dans sa chute. Parce que tu l'as compris Carlo, le monde chute, il ne cesse de chuter. Mais quelle importance puisque, comme tu l'as aussi très bien compris, la légèreté a été apposée à la gravité et qu'ainsi, le monde chute en toute légèreté sans même que nous nous en rendions compte. Autour de sa chambre ou vers le lointain, c'est un voyage, la vie, et si l'on ne peut le mener jusqu'au bout, et

bien tant pis ! C'est que l'on n'avait pas acquis suffisamment de légèreté, que les moyens sont venus à manquer. Est-ce bien nécessaire de s'en préoccuper ? Ce qui est nécessaire c'est de produire toujours plus et sans cesse de légèreté nouvelle pour que la chute de ceux qui ont les moyens de l'acquérir soit la plus douce possible, la plus éloignée de la dangereuse vérité.

Si, aujourd'hui, le langage n'est pas encore à vendre, il le sera bientôt. D'ailleurs, je me demande ce qui pourrait être vendu et acheté par du papier si ce ne sont des mots. Bientôt, dans un proche avenir, le langage va définitivement être détourné de son but premier, ce que Parménide avant moi avait si justement compris. De ton Dieu ou des miens, aucun n'a choisi de nommer les objets du monde, c'est une tâche exclusivement humaine. Mais, jeune homme, peux-tu nommer par ces mots humains, inventés par nos soins, afin de désigner soi-même et le monde, une seule chose que nous n'ayons cherché à asservir ? Dont nous n'ayons cherché à tirer profit ? L'amour a été exploité jusqu'à sa dernière fibre, et dans un futur proche il sera le plus convaincant des arguments de vente. Car dans un futur proche et après bien des séismes de tous ordres, la

persuasion se fera conviction et la conviction sera le filon le plus exploité de tous les temps, un filon inépuisable qui plus est. La perle de la rhétorique. Elle ne sera plus enseignée à quelques-uns parmi les meilleurs, bien au contraire, toutes les couches de la société y auront accès. Convaincre et dominer. Et les premiers qui en auront usé, ce ne sont pas les princes, comme tu le sais, cher Carlo, mais les gens de foi, les prêtres, les mystiques, les mystificateurs, et ce n'est pas près de finir. La lutte pour la parole unique, la foi unique, l'idéologie unique ne fait que commencer. Le Bien, qui a été introduit par mon maître vénéré comme étant la valeur suprême, chacun cherchera à l'acquérir par tous les moyens, y compris les pires exactions. Et ils le feront avec la bénédiction de ceux qui manient le verbe et la persuasion au nom de leur dieu, jusqu'à ce que le voile soit enfin filé et déposé sur le monde sans laisser la moindre ouverture, la moindre chance d'y échapper. Tu ne sais pas de quoi je parle ? Eh bien regarde, regarde les écrans s'allumer sur les murs de ta chambre, la réalisation de la catoptromancie, la divination par les miroirs, l'emprisonnement des reflets. Tu devrais sortir, Gorizien, le cinéma existe à

ton époque, et bientôt de vrais films seront projetés, mais ça, ce que je te montre, c'est un secret entre nous. Le voile de Métis enserrant le monde de ses milliards d'yeux. La toile. Et avant elle, mon domaine, la communication, la conviction de masse, la manipulation des mots, des esprits, des êtres humains. Nous serons loin de la caverne et de son mythe, Carlo, l'humain demandera à être enchaîné, la lumière dans son dos, celle de la persuasion, celle de la connaissance, il n'en aura même plus conscience, elle se confondra avec les décors. Les *ornements de l'obscurité*? mais ils seront la seule réalité, jusqu'au point le plus extrême où le récit de la vie sera la vie.

Que t'imagines-tu, ô homme persuadé, que tu pourrais vivre longtemps comme ça? Moi, je suis là, veillant depuis des siècles sur leur bien-être futur, toujours futur, toujours différé, toujours plus loin dans le vide rempli de rhétorique et ça, du moins, tu l'as compris. Je leur offre une philosophie clé en mains, un guide pour la vie, simple à appliquer, facile à traduire. J'ai pensé à tout, c'est ce que je parviens à leur faire croire. Faire croire, Carlo mio, faire penser, faire faire, déléguer, repousser à plus tard, teinter de gris comme tu dis, ni

blanc ni noir. Je suis là où l'on m'attend, j'ai à peu près tout couvert de l'événement philosophique et je me suis assuré des vieux jours agréables. Pas comme toi, pauvre idiot, qui jongle avec des tessons de verre, des éclats de miroir, qui reviendras hanter des jeunes filles, des persuadées comme toi. Mais croyais-tu vraiment pouvoir t'opposer à une multinationale comme la mienne? J'ai inventé le concept, des hordes de frileux, de myopes, de petits besogneux, de parvenus de la pensée me servent de milice. Je n'ai rien à craindre, pas même ce que toi tu veux leur faire craindre. La peur est dans ton camp, jeune homme, pas dans le mien. Que pourrais-je redouter? D'abord je suis mort, et l'on ne meurt pas deux fois. Ensuite il est trop tard pour retirer ma pensée de ce monde ou écarter mes lois. Revenir à un monde pré-aristotélicien? mais Carlo, ce n'est pas sérieux ! Seul un fou ou un démiurge peut imaginer rendre le langage au chaos et tu n'es ni l'un ni l'autre.

Certes, il y en a eu et il y en aura d'autres qui voudront s'opposer à moi, mais dans un futur proche, ma rhétorique possédera 90% des parts philosophiques du monde, car après plusieurs bouleversements effroyables, et que

tu as plus ou moins devinés, le monde se globalisera, se diluera dans le néant, seulement soutenu par un langage vidé de son sens et par un narcissisme tellement proche du mien que j'aurai bientôt le sentiment de parcourir la planète, reproduit à des millions d'exemplaires. Dommage, tout ça, tu n'en verras rien, tu seras mort. Oh, tu serais mort de toute façon ! Des cataclysmes que je n'ai pas voulu se produiront et c'est inéluctable. Une fois que le poison est lâché je ne le contrôle plus autant que je voudrais. Ah ! tout contrôler m'ennuierait, je ne suis pas un *basileus*, même si je suis indéniablement le roi des philosophes. Non, en fait, je suis un *self-made-man* qui a su exploiter le filon platonicien, encore un idiot dans ton genre, mais c'était mon ami. Et mon maître. Après moi, il n'y a eu qu'un maître. Moi. Il est vrai que je suis un sacré bon alchimiste, et même le seul à avoir transformé le vide en or. Après, des suivistes, rien que des suivistes, et déjà l'or était devenu argent, puis papier. Ce qui n'est pas fait pour me déplaire, plus proche de moi, plus évanescent, plus dégradant. J'aime la dégradation. Dégringoler. Faire dégringoler plutôt. Tous ceux qui s'imaginent m'arriver à la cheville ou qui décident

de me provoquer, comme toi. Un enfant. Tu es encore un enfant, mais tu as perdu ta royauté, tu es entré vivant dans le royaume des morts et tu n'en sortiras plus, Carlino.

Crois-tu que j'attende des réponses et des contradictions? Ah ! j'étais là bien avant le latin, bien avant les effets de manches et la *disputatio* des prêtres. Remarque, leur cirque n'est pas fait pour me déplaire, ça ne me gêne pas, l'important c'était de diffuser le produit, d'empoisonner une bonne fois pour toutes les puits de paroles, les flux de langage comme on dit pompeusement. On ne gère pas une entreprise mondialement active, sans quelques petits tracas, et quand je parle du monde c'est de celui qui compte évidemment, celui qui décide, qui règne, qui fait taire les autres et les manipule, pas de ces crève-la-faim parlant un langage de vérité et de compassion qui viennent compliquer ma tâche. Remarque, ce ne sera bientôt plus un problème, même ça, je pourrais le contrôler, mon pouvoir est en passe de devenir illimité. Car vois-tu, des opportunités inespérées se sont offertes à moi. Il y eut certes quelques autres petits prophètes à éliminer ou à englober dans mon processus, mais avec l'avancée des moyens techniques,

c'est devenu possible, et je l'ai démontré, car finalement, les Debord et les Orwell, pour ne citer qu'eux, ont été très bien intégrés dans le paysage médiatico-rhétoricien, un peu de récup, un film ou deux, une extension au domaine de la publicité, un nouveau phénomène de mode et, ni une ni deux, entrez entrez dans la société du spectacle, admirez les décors naturels, les baraques de foire tridimensionnelles, les baratins tri-ministériels, allons-y m'sieurs-dames, allons-y, love is hate and hate is love, c'est pas joli? Le pauvre Empédocle en a perdu le sommeil éternel dans la lave du volcan. L'amour c'est la haine, la guerre c'est la paix, je n'aurais pas fait mieux. Où ça peut mener la bonne volonté hein? Dans un monde entièrement dominé par la rhétorique. Mais toi, j'ai eu beau dépêcher mes délateurs, mes contradicteurs, mes zélotes, te désigner comme un jeunot sans expérience, gentil, potache, appliqué, rien n'y fait, il y a toujours quelqu'un pour t'exhumer et reprendre le flambeau, la lumière dans la nuit, Héraclite et tout le reste, et la kabbale maintenant, moi qui étais presque arrivé à bout de Spinoza, te voilà toi, Gorizien, qui me retombe sur les bras.

Son apparence n'était que buée, il pouvait apparaître et disparaître, et comme il avait adopté une tenue pratique, une sorte de combinaison couleur muraille, un peu comme celle des peintres en bâtiment, il se fondait dans les murs et y glissait sans difficulté. Il eut un sourire affreux :

— La dernière tenue à la mode, il serait temps de t'y mettre, la récupération du vêtement de travail adapté aux riches oisifs. Tu vois je n'ai pas cessé d'étendre mes influences, mes 'réseaux' comme on dit maintenant. Il suffit d'ajouter le mot authentique sur n'importe quoi, et tout le monde y croit car, comme tu l'as si bien observé, personne, ou si peu, n'a plus aucune idée de ce qu'est l'authenticité et d'ailleurs tout le monde s'en fout, de l'authentique. Il en faut pour toutes les bourses, c'est tout. À portée de tous est une phrase-clé, un résidu d'époques où l'égalité traînait encore dans les discours. Maintenant c'est un mot désuet. L'égalité c'est de pouvoir consommer à tout prix. J'achète donc je suis, le banquier est en passe de remplacer le confesseur. Et ils danseront sur un sampling de l'Internationale déguisés en prolétaires en sirotant du jus de betterave et ils s'indigneront

dans leurs dignités fraîchement dérobées à ceux qui n'avaient que ça pour supporter la pauvreté. Car il y a les pauvres évidemment, les vrais, ta clientèle, pas la mienne. Seulement voilà, dans un monde où le langage n'est plus qu'un argument de vente, le pauvre est muet. Non que faire souffrir des humains m'amuse, comprends-moi bien, c'est la manipulation du langage et des concepts qui m'intéresse, mais l'un va difficilement sans l'autre. C'est ce qu'on appelle, non sans ironie, les «dommages collatéraux». Et puis j'adore ces nouveaux modes de communication, les écrans, les touches, le virtuel... C'est grisant, c'est la réalisation de tous mes désirs, on peut manier des mots qui ne sont rien, des chiffres qui ne signifient rien que des mots qui ne sont rien et ainsi de suite *ad absurdum*. On peut tout inventer, dans l'immense palette, tout devient possible, on peut provoquer la peur, la mort, le désespoir, la guerre, d'un clic, ou au contraire, vendre le bonheur, l'amour, la gloire. N'est-ce pas admirable toute cette rhétorique mise en place, tous les mensonges, toute la fausse morale, les trahisons, l'industrie de la guerre, toutes ses ramifications, la toile gigantesque qui s'étend à tous les domaines pour en enri-

chir quelques-uns, recréer le monde de l'esclavage, et résoudre les problèmes démographiques. Il suffit de mettre en place un langage approprié et l'on peut détruire un peuple, une race. On peut opprimer, supprimer, primer, jouer avec tous les mots, appeler une extermination : « solution », une oppression : « protection », une colonisation : « développement », une destruction planétaire : « progrès ». Tout doit générer de l'argent et tout est devenu langage.

Il eut soudain un gémissement très théâtral :

— Je n'ai pas voulu tout ça, crois-le ou non. J'ai dû moi aussi m'adapter à la rhétorique, admettre qu'une fois les mots lâchés, ils sont pires que des lions et bien plus difficiles à combattre. Comprends-moi, j'avais perdu tous mes alliés, eux aussi se sont empêtrés dans les plis de la vérité et je me suis retrouvé seul, obligé de travailler, de gagner ma vie, en exil, précepteur d'un futur conquérant et d'un fou authentique, ce fut même la dernière fois que ce mot résonna pour moi encore en contact avec la vérité. Après je mourus, tout simplement, et on m'oublia un moment. Et quand je revins, appelé par je-ne-sais quelle sorcellerie, le monde était déjà sous l'emprise de ma rhé-

torique, on tuait et on brûlait au nom d'une religion de bonté et de partage et l'or s'entassait dans des caisses bénies par un Dieu de miséricorde.

Pendant ce temps, allongé sur le sol, la tête collée à la paroi derrière lui, paralysé par une terreur sans nom, Carlo fixait le mur où s'allumaient les reflets des yeux de ceux qui s'enfonçaient dans les tunnels de la rhétorique, ce qu'il avait lui-même décrit dans les *Appendices critiques* : *Tout comme l'homme aux yeux phosphorescents, condamné à errer dans une immense caverne sans issue, qui voit, au fur et à mesure qu'il avance, le reflet de ses propres yeux sur les parois et, opposée à son reflet, son ombre qui le suit ; son ombre en dessous, son ombre au-dessus de ce point blême sur la paroi, son ombre sur les côtés — et la nuit effrayante dans la vaine infinité de la caverne dans laquelle il avance cependant.* Mais ici, chaque reflet sur le mur s'enflait jusqu'à devenir une sorte de fenêtre de lumière, un tableau vide, strié de lignes noires, et l'ensemble palpitait tandis que les lignes peu à peu se fondaient en une étrange suite de signes mathématiques, 01 01 11 0. Sur chaque écran ces deux chiffres se succédaient à une vitesse de plus en plus folle. Alors se produisit ce que jamais il n'aurait pu croire possible. Des images de plus en

plus nettes se substituèrent aux chiffres, des images qui bougeaient, parlaient, des êtres vivants, colorés ou blancs, gris, noirs, qui marchaient, tombaient, hurlaient, riaient, mouraient. Et des visages emplissaient toute la fenêtre, distordus par leur propre discours, vociférant, crachant des mots, en italien, en allemand, en français, et lui, ces langues, il les comprenait toutes, mais il ne comprenait plus le sens des mots. Il voyait un homme surtout, une grosse tête aux yeux exorbités, vociférant en italien, grimaçant. Sa tête énorme emplissait tout le cadre et la foule en dessous semblait hypnotisée. Et dans une autre de ces fenêtres étranges, un homme plus petit avec une moustache ridicule et des accents tout aussi ridicules, discourait en allemand, un allemand de mauvais théâtre, accompagné de gestes grandiloquents, et là encore, la foule face à lui, pour autant qu'elle soit aussi ridicule dans son envoûtement, devenait surtout inquiétante. Toutes ces foules, possédées par la même ardeur destructrice, et Carlo la ressentait jusqu'au plus profond de ses entrailles, cette ardeur destructrice alliée à la haine, elles lui labouraient le ventre, le laissaient sans souffle. Il revoyait dans sa tête les mots de la *Rhétorique*,

un enchaînement de démonstrations, logique, implacable, ayant réponse à tout, ayant tout questionné, et le lien était si fort qu'il lui fallut faire un effort prodigieux pour ne pas en être littéralement étranglé. Les fenêtres continuaient à diffuser leurs images empoisonnées et il voyait des humains courir en hurlant. Il les voyait avancer chargés d'armes inconnues, énormes, il voyait les visages déformés par la peur, la faim, la perte de sens, l'hébétude, et puis des trains et des cheminées et des amoncellements de corps, et, il le sentait dans sa chair, tous avaient avec lui une chose en commun. Ce n'étaient plus des soldats malgré leurs uniformes tous semblables. C'étaient des hommes, des femmes, des enfants et en lui quelque chose hurlait, comme une sirène un jour d'incendie. Puis des villes dévastées apparurent sans qu'il comprenne encore quel était le lien entre toutes ces images, ce déferlement de violence qui avait envahi le mur de sa chambre. Mais pouvait-il encore comprendre ? Quels liens chercher dans un monde où les mots tombaient détachés de leur contenu, comme des fruits gâtés ? Il vit des images de joie, des couleurs, des produits étranges avec des noms inconnus, montrés jusqu'à l'écœure-

ment. De belles femmes dévêtues semblaient en faire le but de leur vie, et elles souriaient de leurs lèvres rouges, choses parmi les choses, sans nom, sans identité, et cela ne l'avait-il pas écrit aussi? *Et des ombres d'hommes, les uns sans têtes, les autres sans jambes (signe de reconnaissance: jambes, nez), les uns marqués d'un «oui», les autres marqués d'un «non», et l'empreinte d'un baiser ou d'un grincement de dents, d'un regard hostile, etc. — et un tourbillon infernal de noms, de dates, de mots, de chiffres, tous les topoï de la rhétorique...* La terreur lui mordait le ventre pendant que les images mêlées de guerre et d'un autre temps de paix continuaient à défiler, gris et couleurs clinquantes confondues. Mais les temps de paix semblaient toujours s'accompagner d'autres temps de guerre, l'abondance se confondait avec la famine, les visages de désespoir avec des rires, comme un pas-de-deux effroyable, une danse de mort. Il voyait les terres brûlées, les villes fumantes, les enfants errant sur des montagnes de détritrus, et toujours ces deux visages vociférants revenaient, hurlant et bavant leurs discours de conviction et sur eux se superposaient d'autres images, les trains, les exécutions, les meurtres, les temps misérables, les villes dévastées, d'autres visages discourant,

d'autres images de paix, le tout défilant dans un tourbillon de plus en plus frénétique.

Alors Carlo se mit à hurler, mais son cri était tout entier contenu en lui. Il n'y eut pas un bruit dans la pièce où il était seul maintenant et les images s'accéléraient encore et encore jusqu'au coup de grâce prévu par le maître des illusions.

Sur l'écran qui lui faisait face, alors que les autres commençaient à s'éteindre un à un, à se fondre dans le mur, il vit nettement les visages de sa mère et de sa sœur Elda poussés violemment parmi d'autres. Tous ces visages superposés, décharnés, détachés de leurs corps qui semblaient les suivre comme des ombres, des corps réduits à l'état de cendres, déjà consumés, déjà anéantis, et elles se détachaient encore et encore de cette foule. Le visage de sa mère âgée, qui conservait sa douceur et semblait dire : alors c'est comme ça, c'est mon tour maintenant ? Et Elda avec ses yeux noirs si grands, mais qui avaient perdu leur éclat et qui ne comprenaient pas ces yeux, ne comprenait pas ce visage, ne comprenaient pas pourquoi avoir parcouru toute cette distance, pourquoi entassées dans des fourgons à bestiaux, pourquoi les numéros sur leurs bras,

pourquoi la peste des corps que l'on brûle, pourquoi une telle mise en scène puisque de toute façon elles seraient tuées, et que même leur nom serait détruit. Mais y avait-il quelque chose à comprendre ? La formidable pyramide de mots qui avait construit cette machine de mort se mêlait-elle de compréhension ? Elle ne se préoccupait que d'efficacité. L'efficacité du discours de conviction, combien de pages avais-tu écrit là-dessus ? *Celui qui ment dit : en vérité*, disais-tu, et moi, je dis : celui qui assassine de la plus épouvantable manière, affirme qu'il a trouvé une solution efficace à son problème et que si ce problème consiste en l'extermination d'un peuple entier, eh bien il trouvera, *tropon tina*, d'une quelconque manière, une solution finale, et n'en parlera plus qu'avec les mots de la rhétorique bureaucratique. Et toi, qui regardais avec épouvante cet inconcevable monde futur, tu te demandais comment une telle horreur allait pouvoir germer dans un cerveau humain ? Car alors que ta mère et Elda étaient poussées, dénudées, rasées, au milieu d'autres humains nus, décharnés, vers la chambre à gaz, que tu ne pouvais nommer, mais dont tu comprenais aussi la fonction, tout n'était-il pas

si effroyablement fonctionnel? Alors qu'elles disparaissaient dans la bouche de ce Moloch bureaucratique, tu percevais de toutes les fibres de ton corps leur souffrance, leur effroi et tu percevais aussi avec un indicible dégoût l'immense machine de mort rhétoricienne, les rouages, les courroies de transmission, la langue inventée pour accomplir ce crime et pour le dissimuler, et le rendre finalement aussi commun que n'importe quel acheminement de marchandises.

Éperdu de désespoir, tu comprenais encore, si cela était encore nécessaire, que tes mots, ton combat de mots contre les mots, allaient être inutiles et vains et n'empêcheraient pas le triomphe de la *rhétorique dans la vie* telle que tu l'avais toi-même nommée. Toutes ces foules vénéraient des faux dieux abjects, des petits démiurges sanguinaires, et à condition qu'ils leur promettent la vie éternelle et le triomphe, elles étaient prêtes à aller jusqu'à l'anéantissement du monde. Les *ornements de l'obscurité*, comment tes mots, tes simples mots auraient-ils pu les arracher? Et tu payais à vitesse accélérée le prix de ta lucidité.

Dans la pièce vide, dont le sol était recou-

vert des feuilles de ton livre, tes yeux continuaient à fixer le néant. Ils bougèrent cependant, ces yeux, et se fixèrent sur un objet brillant sous la lumière de la lune, à moins que ce ne soit déjà la lumière du matin ? Quelle importance ? Puisque ce qu'elles éclairaient ces lumières, ni bonnes ni mauvaises, remplissant seulement leur rôle d'éclairage de la scène de crime, c'est ton pistolet posé près de toi, ou du moins pas trop loin, pour que tu n'aies qu'à tendre le bras et chasser pour toujours – dans le toujours des autres où tu n'aurais plus lieu de raconter ce que tu venais de voir et de comprendre –, les images de ta mère et d'Elda poussées vers une mort dont l'effroi resterait sans nom.

Ce qui se produisit dans les quelques instants suivants t'appartient Carlo. Ni moi, petite Argia de papier, ni aucune de celles qui sont venues pour retisser le fil rompu, telles des Parques inversées, n'a jamais voulu savoir si ce fut ton doigt ou celui du Stagirite qui appuya sur la gâchette. Mais des heures plus tard, le malheur entra dans ta maison et les pleurs ne se tarirent plus, pas même au cours des ans. Le 17 octobre 1910, un jeune philosophe, doué et aimé des siens, doté d'un riche

avenir et admiré de ses pairs, s'était, sans aucune raison apparente ni connue, tiré une balle dans la tête.

3.

Malgré ton suicide, tu fus enterré au cimetière juif de Valdirosa, qui se trouve désormais côté slovène, et où je suis ce matin, dans le soleil d'un jour d'été, alors que les larmes coulent sur mes joues. Autant d'émotion pour ta mort lointaine que pour le misérable état d'abandon dans lequel se trouve ce cimetière, coincé entre une bretelle d'autoroute et une sorte de casino tout droit sorti d'un *Twin Peaks* du pauvre. Je tente péniblement de dégager la plaque de ta tombe ensevelie sous les ronces. Il y est écrit : Carlo Michelstaedter 1887-1910 et ces lettres hébraïques : תנצבה, premières lettres des mots empruntés à I Samuel 25, 29 : *Que ton âme soit enveloppée dans le faisceau des vivants*. Alors je dépose le carnet de la « petite personne » entre les ronces. J'y ai ajouté quelques feuillets inédits, car moi aussi j'ai mes secrets. Des dessins que j'ai retrouvés, je ne te dirais pas où, des dessins que tu avais faits cette nuit-là. Une visite, le fantôme d'un philosophe curieuse-

ment habillé, des écrans recouvrant un mur de ta chambre. Étrange non? J'ai refermé la porte du cimetière avec l'impression que j'étais peut-être la dernière à m'y aventurer. Cher Carlo, *Que ton âme soit enveloppée dans le faisceau des vivants.*

